

« J'aime aimer » - Entretien avec Paul Morand par Michel Mourlet

MATULU n°14 – Mai 1972

Peut-on dire de *Fouquet ou le soleil offusqué* que l'auteur fait œuvre de mémorialiste plutôt que de biographe, - plus exactement, les deux ne sont-ils pas étroitement liés ?

Fouquet, aimé de Molière, de La Fontaine, de Sévigné ; ces illustres lettres de recommandation suffisent : Fouquet m'est aussitôt devenu un ami. Un ami malheureux ; être envié du roi Soleil : quel beau titre de gloire ! Être détesté de Colbert-la-Coulevre, être l'objet des manœuvres gluantes de cet ophidien autoritaire, c'était conquérir notre affection. J'ai défendu Fouquet parce que, si un voleur, ce fut un voleur volé ; on lui a tout pris, non seulement Vaux, mais son génie. Fouquet a été détrossé ; il mérite d'être loué, malgré sa cassette, qui n'était pas celle d'Harpagon.

Quel est le mémorialiste du XXe siècle qui mériterait de prendre place parmi les « grands mémorialistes » du passé ?

Je pense à Stravinski, Debussy, Vlaminck, J-E. Blanche, aux lettres de Poulenc, etc. C'est-à-dire à des artistes, qui nous livrent à leurs moments perdus, des instants vécus. À plus forte raison on doit aimer en Proust, le mémorialiste, comme dans Balzac, que Sainte-Beuve croyait démolir en disant qu'il était « le romancier du moment ». L'époque peut couler une œuvre d'art ; elle peut aussi la faire flotter.

Considérez-vous la préface comme un genre littéraire « représentatif », comme on pourrait le dire des préfaces de Corneille à son théâtre ou de certains textes brefs de Jorge Luis Borges ?

La préface de *Mademoiselle de Maupin* est dans l'histoire littéraire bien plus importante que le roman, du même nom ; et plus lisible. Je goûte les préfaces à des rééditions, quand l'œuvre a fait son chemin ; quand elles l'annoncent, je crains qu'elles ne lui coupent la parole.

Pouvez-vous nous parler de votre travail de traducteur ? Et pourquoi Kleist, pourquoi Thomas Middleton ?

Traduire, contrairement à l'adage italien, c'est être fidèle. Traduire, c'est refaire du neuf avec du vieux, et c'est, en même temps, retourner à l'école ; c'est un exercice de loyauté, de scrupule, de bonne foi. Un écrivain y gagne ; il doit redorer, sans abîmer l'or ancien ; j'aurais beaucoup aimé traduire, plus que je ne l'ai fait. Ici, aussi, Larbaud est notre maître.

L'appauvrissement du vocabulaire et de la grammaire (et par conséquent des possibilités d'expression qu'ils offraient) est-il irréversible ? Reflète-t-il un appauvrissement de la pensée et de la sensibilité ?

Le XVIIe siècle pensait qu'un vocabulaire riche appauvissait l'écriture (Giraudoux aussi). Un recueil de mots rares, sur la table de travail, comme au temps de symbolisme, est un danger. Cela dit, j'aime les mots, pour eux-mêmes, pour leurs significations diverses, les néologies, les

termes vieillis, leurs relations, leur action, leur fortune à travers les âges. Ce sont les plus précieux des bibelots. Mon premier palais enchanté fut le *Glossaire* de du Cange. Les mots sont la drogue des écrivains.

Pensez-vous que la décadence de la langue française reflète notre culture ?

Non, elle reflète nos mœurs. Nous sommes à l'époque des extrêmes ; aujourd'hui il y a foison de jeunes et belles écritures, de Gracq à Jouhandeau, de Claude Roy à Cioran, dans tous les genres, tous les domaines. L'époque des plus basses eaux, ce fut - symbolisme mis à part - de la fin de Flaubert à l'apparition de Huysmans. Jamais on n'écrivit plus mal.

Que pensez-vous du projet de réforme du Français présenté par Pierre Emmanuel ?

Je suis assis, à l'Académie, tout près de Pierre Emmanuel ; j'aime l'homme et je le tiens pour un très grand poète. Comme je le dis dans *Venises*, je dois trop à l'audiovisuel pour blâmer les méthodes nouvelles ; cela dit je m'en tiens à celles qui ont fait leurs preuves.

Au cours de vos voyages, avez-vous trouvé quelque chose qui vous ait fait espérer un arrêt du processus de décadence générale que vous diagnostiquez depuis cinquante ans ?

Tant que le désert ne sera pas pollué, il y a de l'espoir ; tant qu'il y aura colère, violence, orages, transgressions, on peut, on doit faire confiance à la vie.

Le voyage est-il pour vous une « fuite » ou une « conquête de soi » ?

Il faut voyager pour être seul, silencieux, exigeant, fidèle au secret ; sortir de chez soi, c'est rentrer en soi-même ; je m'arrête ; (vous me faites réciter le catéchisme du Club Méditerranée : « La plus belle aventure, c'est la découverte de soi-même » ; annonce dans *Le Monde* du 25.3.72). Que seraient Voltaire sans l'Angleterre et la Suisse, Chateaubriand sans l'Amérique, Stendhal et Byron sans l'Italie, Claudel sans la Chine ? Le voyage, c'est une seconde jeunesse, en tout cas.

Vous est-il arrivé d'être déçu, ou déconcerté, par un lieu que vous aviez « rêvé » avant de vous y rendre ?

Beaucoup moins que par les retours aux lieux jadis aimés. Cela dit, j'ai gardé un grand appétit d'inconnu ; je ne suis pas rancunier ; ni facilement déçu ; facile à blesser, je cicatrise encore très vite. J'aime aimer, j'aime faire crédit, aux choses, comme aux gens et m'en suis toujours trouvé bien. Je dis oui à tout, tant que je peux, à tout ce qui vaut la peine.

Pensez-vous que la meilleure connaissance qu'on acquiert d'un pays, d'une ville, d'une contrée étrangère soit donnée par la première impression, la sensation neuve aux arêtes vives, ou bien par une fréquentation plus longue qui, tout en émoussant la vivacité des premières impressions, les approfondit peut-être ?

Soi-même on change et les lieux changent aussi. C'est donc un amas de « premières impressions » qu'on accumule, au cours d'une vie, très dissemblables. En 1920, New York, ses

gratte-ciels, m'apparaissent comme une réussite architecturale sans précédent ; aujourd'hui, c'est New York partout, sur la planète, et le gratte-ciel n'est plus qu'un rez-de-chaussée répété automatiquement une cinquantaine de fois, par défaut d'imagination. 50 ans après avoir été séduit par la richesse de New York, ce qui me frappe, c'est sa pauvreté !

Une grande partie de votre œuvre est d'un poète. Par le biais de la poésie, vous avez démolé le roman traditionnel, le récit de voyages, etc. Est-ce exact, délibéré ? Pourquoi avoir écrit si peu de poésie pure ?

La poésie, elle est dans ma prose. Demande-t-on à Chateaubriand de réciter des vers ? Les siens ? Surtout pas ! Sa poésie est partout ailleurs ; la poésie sert à faire lever la prose, entreprise aussi difficile que la poésie pure, qui est une sorte de culmination, vite insoutenable. Les alpinistes parlent d'un « sommeil de l'altitude ».